

Attachements et fragilités

Écrire dans le cours des choses

Collectif Attachements

Jérémy Damian, Rémi Eliçabe,
Amandine Guilbert,
Anne-Sophie Haeringer,
Antoine Hennion,
Sophie Houdart et Brice Laurent

Jérémy Damian, Rémi Eliçabe, Amandine Guilbert, Anne-Sophie Haeringer, Antoine Hennion, Sophie Houdart et Brice Laurent, *Attachements et fragilités. Écrire dans le cours des choses*, Paris : Presses des Mines, collection Sciences sociales, 2025.

© Presses des MINES – TRANSVALOR 60, boulevard Saint-Michel
75272 Paris Cedex 06 – France
presses@minesparis.psl.eu
www.pressedesmines.com

© Image de couverture : Jean Larive/Myop avec l'aimable autorisation du CNAP

ISBN : 978-2-38542-725-2

Dépôt légal 2025.

Achevé d'imprimer en 2025 (Paris).

Cette publication a bénéficié du soutien de l'Institut Carnot M.I.N.E.S. et du Centre de sociologie de l'innovation, Mines Paris - PSL.

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'exécution réservés pour tous les pays.

Attachements et fragilités

Collectif Attachements :

Jérémy Damian, Rémi Eliçabe, Amandine Guilbert, Anne-Sophie Haeringer,
Antoine Hennion, Sophie Houdart et Brice Laurent

Attachements et fragilités

Écrire dans le cours des choses

Table des matières

Présentation des auteurs	11
Introduction - Une aventure commune	13
« Ce qui se passe »	15
Savoir ne pas savoir	17
Écrire au présent, écrire le présent	18
Habiter en oiseau ?	20
Six expériences, six façons d'y participer, six façons de les écrire	21
Bibliographie	28
Chapitre 1 - « Parce qu'ils sont là... ». Les P'tits Déj's Solidaires, une distribution quotidienne.....	31
<i>Antoine Hennion</i>	
« Tu fais ce que tu veux et que tu peux faire »	36
Auto-organisation, autodescription	41
C'est l'action qui nous fait et non pas nous qui faisons l'action	42
Un quartier solidaire	46
... et un quartier d'immigration	46
« Eux et nous » : vous avez dit enquête ?	48
Oui, il faut politiser le soutien aux migrants ; non, tout n'est pas politique !	51
Collectes	54
Les mots pour se bien nommer	57
De la Jungle à la ville – de l'exceptionnel au quotidien	62
Conclusion : « Parce qu'ils seront là »... repenser les migrations	64
Bibliographie	66
Chapitre 2 - En déroute. Enquêter non loin de la centrale de Fukushima Daiichi, Japon	69
<i>Sophie Houdart</i>	
Introduction	69
Points de butée et champs d'expérience	73
Être sur place	77
Osciller	80
Trouver de nouveaux descripteurs	86
Conclusion	88
Bibliographie	90

Chapitre 3 - La ligne de partage des os	93
---	----

Jérémy Damian

Une proposition thérapeutique nouvelle	96
Mouvement Respiratoire Primaire	100
Construire l'écoute	103
Ne pas savoir, ne rien faire	106
Toucher à distance.....	110
Conclusion	119
Bibliographie	119

Chapitre 4 - Complications et complicités dans l'instauration morale en fin de vie. Prendre soin sans vraiment savoir	121
---	-----

Anne-Sophie Haeringer

Interprétations contre interprétations. L'ethnographe, un agent moral ordinaire....	121
La sollicitude à l'épreuve de l'irresponsabilité existentielle.....	124
L'amitié à l'épreuve de la personnalisation du soin	129
La socialisation de la fin de vie n'est rien sans sociabilité.....	133
Laisser être celui qui préférerait ne s'inscrire dans aucune trajectoire	138
Le geste instauratif à l'épreuve de sa vulnérabilité	143
Bibliographie	146

Chapitre 5 - Les objets de l'Europe.....	149
--	-----

Brice Laurent

Hareng et Brexit	149
L'économie sans qualité.....	152
Objets qualifiés et marchés concernés.....	155
Étendre l'action européenne grâce aux objets.....	157
Une pluralité d'objets techniques.....	160
À la recherche de l'objectivité européenne	164
Vers une politique européenne des objets	169
Bibliographie	171

Chapitre 6 - Les Murs à Pêches de Montreuil, naissance d'un <i>Middle Ground</i>	173
--	-----

Rémi Eliçabe et Amandine Guilbert

Hériter de l'inventivité des horticulteurs	176
Écologies impures	190
Conflits et collaborations.....	198
Conclusion	210
Bibliographie	212

Présentation des auteurs

Jérémy Damian est anthropologue et danseur. Il travaille à sculpter les zones de contact de ces deux pratiques. Ses recherches le conduisent à cartographier, dans les franges de notre naturalisme moderne, des pratiques collectives de mise en culture de sensorialités aberrantes.

Amandine Guilbert et **Rémi Eliçabe** sont chercheurs au GRAC, et associés au SPIRAL de l'Université de Liège. Leurs travaux portent sur la démocratisation de la transition écologique et sur les modalités d'accompagnement médico-social des personnes en grande précarité. Récemment, ils ont engagé des enquêtes sur la diffusion de l'antibiorésistance dans l'environnement et plus largement sur l'écologie de la santé.

Anne-Sophie Haeringer, enseignante-chercheuse à l'Université Lyon 2 et au Centre Max Weber, équipe Politiques de la connaissance, mène actuellement des enquêtes pragmatistes sur le *care* et le soin (fin de vie en soins palliatifs, état de conscience altérée en réanimation et post-réanimation).

Antoine Hennion (CSI, Mines Paris, PSL Université/CNRS), a travaillé sur la musique et les amateurs, puis sur le *care* et le soin comme attachements aux êtres et aux choses. Au sein de collectifs (Attachements, le PEROU, *Pragmata*, Origens Medialab), il collabore au renouveau de l'enquête pragmatiste (redirection écologique, migrants).

Sophie Houdart, anthropologue au CNRS (Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative), est spécialiste du Japon. Elle y enquête sur les sciences, l'art, l'architecture. Depuis 2011, elle travaille sur la vie après la catastrophe de Fukushima et plus largement les territoires nucléarisés.

Brice Laurent (CSI, Mines Paris, PSL Université/CNRS, et ANSES) travaille sur les relations entre science et démocratie, sur les technologies émergentes et les controverses qu'elles suscitent, et sur les transformations de l'expertise (risques sanitaires et environnementaux, exploitation des ressources minérales).

Introduction

Une aventure commune

Le présent livre est un ouvrage collectif. Il est le fruit d'un long parcours. À des degrés divers et depuis plus ou moins longtemps, les auteurs qu'il rassemble ont tous participé à une aventure commune, tandis qu'au fil du temps, d'autres s'en sont éloignés. Un trait essentiel de ce collectif, qui s'est alors appelé « Attachements », est justement de n'être attaché à aucune institution : sa seule raison d'être est le plaisir et l'intérêt de discuter entre amis de nos recherches, tout en partageant des orientations et des questionnements communs, sur des sujets au contraire très variés ; et en trouvant dans le chemin de ces écarts le sentiment d'une manière commune de voir, de faire, de mener des enquêtes et d'écrire. C'est à la fois cette hétérogénéité et cette *manière* commune de penser l'enquête et de faire des sciences sociales aujourd'hui – comme des artisans – que propose ce recueil.

Comment faire passer nos « objets » de recherche du statut de choses à étudier à celui d'expériences toujours à rejouer au présent ? À quelles autres formes d'analyse et d'écriture, ouvertes, pluralistes, incertaines, appellent ces choses « en train de se faire », « *in the process of making* », pour reprendre la formule plus précise de William James (2007b [1909b]) ? Au tout début de notre aventure, l'exemple de la musique nous avait aidés à mieux préciser et mettre à l'ouvrage une autre manière de faire de la sociologie¹. Le projet n'était pas tant de prendre comme objet le goût pour la musique, à l'instar de la sociologie, que de décrire ce qui la fait exister à partir de ceux qui la pratiquent et qui l'aiment, à travers les médiations de tout ordre que cela requiert – avec ses instruments, ses partitions, ses salles, ses disques, ses effets imprévisibles selon les moments et les dispositions de chacun. La musique montrait cela à l'envi,

1 L'origine de notre collectif est un séminaire libre, « Aimer la musique ». Antoine Hennion l'avait lancé dans les années 1990 au Centre de sociologie de l'innovation (École des Mines de Paris). Michel Callon, John Law, puis Madeleine Akrich et, à partir de 1982, Bruno Latour y formulaient leur sociologie de la traduction, devenue célèbre sous l'appellation ANT, l'*Actor-Network Theory*. Dans cette optique, mais aussi en contraste avec elle, Hennion y développait à partir du cas de la musique les concepts de médiation et d'attachements (Gomart, Hennion, 1999 ; Hennion, 2004).

tout en appelant à envisager sous des angles analogues d'autres réalités, pour en reconnaître à la fois les richesses et les fragilités².

Ce séminaire initial s'est vite transformé en un lieu très ouvert, où discuter des lectures et des recherches de chacun, dans bien d'autres domaines que les sciences et les techniques ou la musique. À chacun sa partition ! Nos terrains se sont diversifiés – « terrains », un mot si plat pour suggérer la pluralité et la fragilité de couches de réalité en train de se faire et de se défaire, autant que la variété des problèmes que le flux même de la vie ne cesse de produire³. Parler plutôt d'attachements, c'est souligner que ces liens que nous faisons nôtres se refusent au dualisme actif/passif : d'un côté, nos attachements échappent à notre contrôle, nous débordent, nous emmènent ailleurs – c'est précisément ce qui les rend vivants. De l'autre, ils ne nous font qu'à condition que nous les entretenions. C'est aussi mettre l'accent sur la part corporelle et affective des attachements, au lieu de n'en faire que des signes d'affirmation de soi ou d'adhésion à des idées ; et souligner leur caractère distribué, collectif : ils nouent des histoires entremêlées, traversant chacun, qu'aucun point de vue unique ne saurait saisir (Hennion, 2010, 2013).

À quoi tient-on ? Qu'est-ce qui nous tient ? Ces questions que nous nous posons à propos de toutes choses, nous découvrons que leurs réponses se redéfinissent dans l'épreuve, par la confrontation à de l'altérité, et, surtout, qu'elles sont toujours à réinterroger, incertaines, éphémères, contradictoires parfois. Cela est tout particulièrement le cas à propos du soin et de l'accompagnement de personnes malades ou vulnérables⁴, avec ce qu'impliquent de frustration l'incertitude permanente sur leurs effets et l'insistante possibilité de l'échec ou de l'inachèvement, tout en relevant dans les plus petits gestes la finesse de ces activités, à cause même de l'attention chaque fois différente que réclament ces situations.

2 Des thèmes que quelques années plus tard, nous verrions finement déployés par Étienne Souriau, dont Isabelle Stengers et Bruno Latour avaient réédité en 2009 le livre de 1943 sur « les différents modes d'existence », idée qui allait guider Latour pendant des années (Latour, 2012). Ils avaient eu la bonne idée de lui ajouter « Du mode d'existence de l'œuvre à faire », un texte de 1956 : reprenant son concept d'instauration (Souriau, 1939), Souriau y reformulait en quelques pages limpides tout ce que nous cherchions en tâtonnant.

3 Ce que, pour analyser ce qu'il appelait des « problèmes publics », John Dewey (2010 [1927]) nommait mieux en anglais des « issues » ou des « concerns ». C'est le moment où la sociologie française découvrait la richesse et surtout la pertinence actuelle du pragmatisme américain.

4 Notamment du fait d'un compagnonnage avec plusieurs des fondatrices du collectif *DingDingDong*, Institut de coproduction de savoir sur la maladie de Huntington, autour d'Émilie Hermant. Voir aussi Hennion & Vidal-Naquet (2012, 2015), et Haeringer (2025).

«Ce qui se passe»

L'organisation en 2013 à Weimar de trois semaines de recherche dans l'institut allemand IKKM⁵ autour de ces concepts d'attachement et de fragilité, alors que tous les participants étaient désormais des chercheurs confirmés, a permis à notre séminaire informel de s'ouvrir à des cas très divers, selon les travaux des uns et des autres. Au-delà de la recherche de modes d'analyse et d'écriture périssant l'opposition sujet-objet, la question commune est bien quelque chose comme «qu'est-ce qui lie l'un à l'autre ? » Qu'est-ce qui nous fait tenir ensemble, humains et non-humains (une formule passe-partout, que nous avons vite trouvée encore trop dualiste...), dans ces relations où chacun se fait prendre et où, inversement, rien ne se passe sans qu'un état d'attente et d'attention ne s'installe, et que bientôt une proposition ne se formule ? C'est de façon on ne peut plus pertinente que le français use de ce pronom réfléchi pour les choses elles-mêmes («il se passe quelque chose»), réemployant ce qui correspondait au mode moyen du grec ancien. Loin d'être un complément «moyen» tardif entre les deux modes fondamentaux que seraient l'actif et le passif, ce mode leur est antérieur, il est premier (Benveniste, 1950, Hennion & al., 2000, p. 166). Il dit ce qui arrive avant même qu'on puisse définir le sujet ou l'objet de l'événement, et encore moins qu'on puisse attribuer un pouvoir de l'un sur l'autre, quel qu'en soit le sens.

Au fil des ans, d'expériences, de prises de distance, de rapprochements nouveaux, tandis que le lien fort entre les membres de cet ancien séminaire s'est affermi, un nouveau projet s'est dessiné. Il a aussi pris un accent politique plus explicite, tout en gardant du mot «attachement» son refus du dualisme, entre une personne ou un groupe concerné et l'objet de son intérêt, et entre humains et non-humains. Après avoir profité des pistes notamment ouvertes par Bruno Latour pour lire ou relire des auteurs comme Gilbert Simondon et Michel Serres, et désireux de ne plus distinguer entre l'enquête empirique et la réflexion philosophique, c'est donc aussi le moment où, comme beaucoup d'autres, d'abord avec la lecture de John Dewey, puis d'autres auteurs également remis au goût du jour en sociologie par Louis Quéré et Daniel Cefaï au CEMS, nous avons découvert le pragmatisme américain, avec un

5 *l'Internationale Kolleg für Kulturtechnikforschung und Medienphilosophie*, à Karlsruhe. En résidence pour six mois, Hennion avait invité Bruno Latour à participer à l'une de ces semaines, et *Dingdingdong* à une autre.

enthousiasme tout particulier pour les propositions de William James : moins « le » pragmatisme que le pluralisme et l'empirisme radical⁶.

L'exemple nous venait de Belgique. Plus radicale que nous, Isabelle Stengers, devenue l'interlocutrice à la fois complice et exigeante de Latour, relançait alors avec d'autres amis, comme Vinciane Despret et Didier Debaïse, une véritable « philosophie empirique » : une philosophie qui, aussi paradoxal que cela puisse paraître, soit en même temps spéculative et empirique. Ils nous ont aussi apporté les fruits d'une relecture très vivace d'une lignée d'auteurs particulièrement exigeants⁷, comme Alfred N. Whitehead et Étienne Souriau, qui tous se sont réclamés du geste fondateur de William James. « Philosophie », donc, non pas pour prétendre à une plus noble étiquette⁸, mais pour échapper au scientisme des sciences sociales et, plus positivement, reconnaître le caractère spéculatif de nos propositions, assumer que nous écrivons sur un mode risqué, non définitif ; et « empirique » au sens ontologique du mot expérience : non pas mesurer sur le « terrain » des hypothèses de laboratoire, mais reconnaître qu'il n'y a que des expériences, ouvertes, toujours en cours et singulièrement situées. Pour nous, bien au-delà de la critique du mot terrain, ce constat renvoie à la mise en pratique dans nos recherches et nos écrits d'une conception ouverte de ces mondes pluriels, indéterminés, faits de couches « *loosely connected* », là aussi pour user d'une heureuse formulation de James. Les prévisionnistes sont payés pour le savoir : quels que soient les avenir que, toujours au présent, nous ne cessons de nous représenter, l'à venir reste toujours indécis.

Le plus important n'est pas de nommer ce que nous faisons, mais de mieux le réaliser, au double sens magnifique du mot : moins des enquêtes que la formulation de ces expériences provisoires, constamment en train de s'écrire et de se réécrire de mille façons sur le tas, au présent, aussi bien par les « acteurs eux-mêmes » qu'à la suite de confrontations à d'autres. Tout est bon pour nous ouvrir à ce qu'implique le fait de prendre au sérieux l'idée d'expérience. Troisième étape donc, dont le présent ouvrage est un jalon important, entre des chercheurs ayant désormais chacun pris leur vol et s'occupant de thèmes divers, le plaisir de se retrouver pour mesurer ces écarts, ces nouveaux intérêts, de nouveaux auteurs, d'autres formulations ; d'autres liens des uns et des autres,

6 James (1907a, 1907 b, 1912). La revue *Pragmata, revue d'études pragmatistes*, associant des philosophes et des sociologues, relance alors en France la lecture des auteurs américains du début du xx^e siècle.

7 Stengers (2002, 2020), Debaïse (2007).

8 Au contraire, du journalisme à la spéculation en passant par le compte-rendu d'enquête, les pragmatistes respectaient tous les modes d'écriture.

aussi, selon leur attraction, à la politique, au climat et aux migrants, aux êtres fragiles et au corps, au soin, à la danse – des réalités difficiles, et qui sont elles-mêmes difficiles à percevoir, réticentes et résistantes, à tous les sens du mot. On ne peut les aborder qu'en se liant soi-même aux collectifs, aux objets et aux territoires concernés.

Savoir ne pas savoir...

Rechercher, c'est savoir hésiter. Savoir que l'on ne sait pas, le reconnaître, à tous les sens paradoxaux de ce verbe, de l'aveu à la gratitude. Ce n'est pas une coquetterie : au contraire, respecter l'ignorance nécessaire à toute relation, cela devrait être l'exigence minimale par rapport à tous les sujets. Oser se dire qu'on ne sait rien et, plus encore, que c'est de cela qu'il faut sans cesse repartir, c'est moins une exigence qu'on se donne qu'une évidence face à certaines situations, une nécessité de l'instant, la posture s'imposant d'elle-même, comme lorsqu'on se sent l'obligé de quelqu'un. Quiconque accueille des migrants, accompagne des mourants, prend en charge des personnes qui souffrent, adopte spontanément cette attitude, un mot qui dit bien les choses, lui aussi : c'est à la fois une affaire d'attention et d'attente. Dans le cas des migrants, par exemple, il suffit d'avoir fait l'expérience d'une distribution de nourriture, d'un accueil dans une permanence juridique ou sanitaire, d'un accompagnement pour une démarche administrative, d'une visite en vue d'un hébergement, pour sentir que cette sorte de réserve indispensable va de soi, simplement pour laisser se déployer un espace, signifier qu'on a le temps, ou plutôt qu'on ne le compte pas, et réciproquement donner à son vis-à-vis assez de place pour l'aider à sortir de sa réserve, pour autant qu'il le veuille et qu'il le puisse.

Si la leçon est vite apprise au contact de personnes vulnérables, elle vaut dans toute situation d'enquête, y compris dans les plus sereines ou les plus enchantées. Autre exemple, au contact d'ostéopathes : jamais moyen de savoir ce qu'ils font ! C'est que justement, le fait même que ne pas savoir puisse constituer une part active de leur geste est ce qu'ils tentent de faire valoir, de façon plus ou moins explicite et avec plus ou moins de succès. Pour le chercheur, cette posture devrait moins relever d'un choix éthique ou politique qu'être un réflexe presque technique : ne rien demander, juste guetter ce qui importe pour l'autre, ici et maintenant. Cette attitude à la fois ouverte et peu assurée, peut-on la retrouver non plus seulement en situation, mais dans l'écriture ? Cette prudence, cette réserve, dont chacun devine la justesse dans le geste de l'aide, ne doit-elle pas se retrouver dans le récit qu'on peut en faire ?

Décrire les expériences en cours, ce n'est pas produire un texte qui les explique. Il faudrait peut-être dire les interpréter, mais non pas au sens actuel du mot, donner aux choses un sens – comme si elles n'en avaient pas elles-mêmes : en revenant au sens premier du mot, «inter-préter», être présent entre les choses, se glisser entre elles. Il faudrait toujours s'interdire de trancher le sens des choses... oui, c'est une bien étrange consigne : ne rien dire des choses que ce qu'elles disent elles-mêmes ou, pour être plus honnête, que ce qu'elles disent déjà au moins un peu... La difficulté en effet, celle-là même qui provoque nos avalanches de discours sur elles, c'est qu'elles ne parlent pas, ces choses en cours, du moins aucune avec la même langue que les autres. D'où le flot de mots qu'il nous faut pour les «faire exister plus», à côté de mille autres gestes, actions et réactions à ce qu'elles-mêmes répondent et, il faut oser le mot, à ce qu'elles proposent, qu'elles posent devant nous comme un appel à être saisies, et cela, souvent comme une énigme (Souriau, 1962).

Écrire au présent, écrire le présent

Si nous acceptons l'idée d'un monde pluriel, non déterminé, toujours en train de se faire, un monde qui s'écrit lui-même au présent, il nous faut accorder nos façons d'en rendre compte, en acceptant la charge morale que porte ce vocabulaire : le fait que nous couchions nos comptes rendus et nos analyses sur du papier ne nous autorise pas à nous faire plus affirmatifs sur ce qu'il en est des choses, les mots ne nous mettent pas à l'abri de cette incertitude face à cet inconnu radical, que le migrant incarne avec tant de force, et le mourant dans sa faiblesse même. Mais le provisoire et la contingence ne sont pas des registres dans lesquels les sciences sociales s'inscrivent aisément... Parler d'écriture, c'est dire que le problème ne se pose pas en termes de méthode ou de posture de recherche. La question n'est pas de doser entre la subjectivité du chercheur et l'objectivité de ses analyses, ou encore d'étaler cet écart dans le temps, entre des moments où l'on vit l'expérience et celui de leur reprise, où prendre du recul, «monter en généralité», toutes formules qui restaurent l'image d'un monde de la pensée extérieur au monde réel.

Le basculement est autrement déstabilisant. Pour le dire sur un ton quelque peu emphatique, il s'agit de reconnaître l'«agir intérieur de la chose», pour reprendre l'extraordinaire expression de William James⁹ : c'est la leçon la plus radicale du pragmatisme. Il ne suffit pas de reconnaître, comme les sciences sociales

9 ...« *the thing's interior doing* » (James, 1909b, p. 262).

l'affirment de plus en plus vigoureusement, que les «acteurs eux-mêmes» sont des enquêteurs actifs, des débatteurs insatiables sur ce qui leur arrive et ce qu'ils font advenir, et non pas des sujets passifs, «agis» par les déterminations cachées que le sociologue dévoilerait. Il s'agit de reconnaître *aussi* cette passivité même, de lui rendre sa puissance. Le mot passif change radicalement de sens : comme sa proximité avec le mot passion le souligne, elle n'est pas l'envers négatif d'une attitude active ou consciente d'elle-même, elle est aussi nécessaire et forte que l'action, pour se laisser prendre par cet agir propre des choses mêmes¹⁰.

Prenons acte que le monde n'a pas besoin de nous pour se connaître, il se pense lui-même. En revanche, il a besoin de chacun de nous pour se déployer dans telle ou telle direction, sans qu'on puisse jamais garantir la justesse de nos actions. L'enquête, l'interprétation, la recherche de faits, la discussion ne sont pas l'apanage du chercheur, et celui-ci n'a que le privilège de quelques outils et moyens, et de temps pour débattre avec des collègues : pas de quoi édicter le cours du monde à l'insu de ceux qui le font et de ce qui le fait. À la fois actifs et passifs, nous faisons tous partie de ces couches de réalités entrelacées. Prendre la mesure de cela, c'est reconnaître à la fois notre indétermination et la nécessité d'agir. Nous partageons des expériences elles-mêmes choisies parce que, sans garantie, nous défendons des façons de vivre et d'agir collectivement, et si nous tâchons de les mettre en mots, c'est dans le but direct et explicite de les amplifier, d'en éteindre d'autres, et de nous battre en tâtonnant pour infléchir les choses dans telle ou telle direction.

Oui, décidément, il faut changer de ton. Être à l'écoute des possibles qui surgissent, cela demande de la modestie. Obligés qu'ils sont par le détail du monde, comme dit joliment Romain Bertrand (2019), les historiens, les ethnographes nous montrent le chemin, eux qui depuis toujours se méfient des généralités surplombantes, aussitôt démenties par les événements. Écrire au ras des choses, décrire ce qui se passe, en faire un récit soigné, le chercheur est moins là pour faire des hypothèses et affirmer des résultats que pour faire des propositions, selon le mot très juste de Vinciane Despret (2012), propositions dont l'intérêt ne tient qu'à la façon dont elles peuvent être reprises. Trouver les bons mots pour dire les choses, c'est contribuer à les faire advenir – ou à les empêcher.

10 Un argument que le cas de la musique et de l'amateur avait permis de développer (Hennion, 1993), ainsi que sa mise en rapport avec la drogue (Gomart, Hennion, 1999), mais qui ne se limite aucunement à ces cas « passionnés », comme les travaux sur le soin l'ont montré à l'envi, avant que le climat et la nécessité de mieux savoir écouter le monde n'imposent ce changement de logiciel dans nos attentes, nos attentions et nos attitudes.

Habiter en oiseau ?

Tout cela est plus difficile à faire qu'à proclamer. Despret, justement, est une bonne guide pour s'engager dans cette voie, elle qui a suivi le berger, pour réaliser que le berger lui-même suit ses brebis, lui qui a compris que ce sont les brebis qui savent le mieux trouver où sont les bons pâturages (Despret, Meuret, 2016)¹¹... Elle met ainsi en actes une autre définition de la méthode – un mot qui aurait dû garder son sens premier, faire un bout de chemin ensemble, accompagner. Dans la même veine, son livre *Habiter en oiseau* (Despret, 2019) peut nous guider dans cette voie, notamment parce que là aussi, elle observe en quelque sorte au second degré : elle observe le travail d'observation des ornithologues, qui eux-mêmes observent ce qu'observent les oiseaux. Elle le dit avec une formule frappante : faire attention à ceux qui font attention... la chaîne est continue. Sans tomber dans la complaisance ou un esthétisme déplacé, cette belle formule fait penser aux migrants, ces oiseaux migrateurs, et à cette idée forte d'une ignorance qu'il nous faut en quelque sorte activement reconnaître, nous qui avons un toit, un chez-soi.

Les migrants, des oiseaux migrateurs ?... L'image serait malvenue si on pouvait y lire une tentative pour enjoliver une situation dont la violence et la dureté sont extrêmes. Mais elle n'est pas de nous. Partout, dans la Jungle de Calais, peintes sur les toiles de tente ou sur les fragiles *shelters*, on pouvait voir des images d'oiseaux¹². Migrer pour un meilleur accueil, traverser les mers, ne rien emporter avec soi, fuir les chasseurs, chercher un nid... : l'image était forte, d'autant qu'au-delà de la boue et du froid, elle portait aussi le rêve d'un envol, l'espoir d'un ciel. Oui, pour désigner ces voyageurs par nécessité, migrateurs aurait été un mot plus fort et plus juste que migrants. Derrière ces déchirants départs loin de ses propres terres, il y a bien eu une décision, même et surtout si elle a été contrainte par de terribles circonstances.

Les situations d'urgence accentuent cette exigence, ou ce renouvellement des répertoires de la recherche. Non pas au sens d'une précipitation : au contraire, elles forcent à ralentir. Les mots manquent. Fait défaut ce liant que permettent de longues controverses et une histoire partagée, disponibles pour nous guider,

11 Le sous-titre de ce livre intitulé *Composer avec les moutons* est un programme en lui-même : *Lorsque des brebis apprennent à leurs bergers à leur apprendre !*

12 Pour une série justement intitulée « Calais des Oiseaux » (d'où vient notre photo de couverture), Jean Larive a photographié cette inscription tracée sur un abri de bois dans la Jungle : « *We borrow the hearts of nomadic birds who don't recognise borders* »... <http://www.myop.fr/serie/calais-des-oiseaux-work-progress>

comme c'est le cas à propos du monde du travail par exemple, ou désormais sur les questions de genre et de race, ou sur le climat. Le caractère urgent des situations difficiles que nous avons abordées aide à mettre l'accent sur cette attitude à la fois ouverte et peu sûre d'elle-même, cette attente attentive dont nous parlions. Pour autant, une telle posture n'est nullement l'apanage de tels cas tragiques. Si elle va de soi pour qui accompagne les médecins et les soignants qui eux-mêmes accompagnent les derniers moments d'une vie, elle vaut tout autant si nous assistons à un débat sur les objets européens, si nous voyons un ostéopathe poser les mains sur un crâne, si nous cheminons dans des zones contaminées de Fukushima avec les voisins qui vivent là, ou cherchons à déplier les couches sédimentées d'un quartier, sans qu'aucune de ses définitions contradictoires n'annule les autres...

Faire attention à ceux qui font attention, la formule est plus précise, plus incisive aussi, que celle que nous avons avancée plus haut, affirmant que les acteurs sont eux-mêmes des enquêteurs, formule elle-même devenue un leitmotiv : certes, mais cela ne nous affranchit aucunement de notre propre travail, ni de notre engagement. Au contraire, cela ne fait qu'accroître notre responsabilité, aux côtés d'eux. Il ne s'agit pas de refiler aux « acteurs eux-mêmes » la patate chaude, nous ne sommes pas les scribes passifs de leur action, qu'il suffirait de mettre en mots. Despret ne dit pas, elle, ce que les ornithologues, eux, feraient sans le dire : d'une part, ils écrivent beaucoup eux-mêmes ; d'autre part, ils mettent en œuvre et discutent entre eux des conceptions de leur travail très diverses, que Despret peut ainsi elle-même présenter et critiquer, ce qu'elle sait d'ailleurs faire parfois sévèrement, selon le type d'attention qu'ils accordent aux oiseaux eux-mêmes. Pour autant, elle ne se place pas au-dessus d'eux, comme pour écrire de nulle part. Le glissement est moins épistémologique qu'empirique, voire expérimental : non seulement à quoi font-ils attention, mais aussi et surtout, dans quelle mesure l'attention que les ornithologues portent à celle des oiseaux débouche-t-elle sur une proposition intéressante, inattendue?... Et qu'est-ce que cela change, à la fois pour apprendre des oiseaux et des ornithologues, et pour modifier les pratiques des scientifiques ? Beau programme...

Six expériences, six façons d'y participer, six façons de les écrire...

À propos de cas très divers, dont ce livre rassemble certains des plus saillants, se dégage bien une ligne de recherche commune, même et surtout si elle appelle à être sans cesse reprise. Pour en exprimer l'essentiel, disons que c'est la reconnaissance positive, mobilisatrice même, d'une indétermination radicale

des choses en train de se faire, qui bouleverse les places toutes faites, tant entre acteurs et chercheurs qu'entre actions et analyses. C'est vrai du côté de notre engagement dans les sujets abordés, rien là qui soit binaire, ces questions permettent au contraire une grande diversité de façons d'en être, et non de prendre du recul pour les analyser. C'est aussi vrai pour nos statuts, nos engagements, nos façons d'écrire, nos mobilisations sur des problèmes eux-mêmes très divers.

Avec les migrants, nous ne savons rien de ce qui nous arrive, au sens le plus matériel du mot. Des chiffres abstraits, eux-mêmes difficiles à établir et plus encore à interpréter. Des procédures administratives qui réussissent à être à la fois arbitraires et pointilleuses, tampon impuissant placé sur des arrivants que nul ne peut contrôler, comme si ce cachet remplaçait une politique d'accueil que nul n'ose définir, si ce n'est en termes négatifs. Et puis, dans la rue, dans les bois près de Calais, dans les recoins de Paris et d'autres villes, dans les hébergements que les associations ou l'administration leur trouvent, non pas «des migrants», mais Untel et Unetelle, des personnes, à la fois meurtries par leur odyssee et fortifiées par la volonté dont elles ont dû faire preuve ; à la fois pleines d'espoir, et désemparées face à un sort dont elles ne maîtrisent rien. À Paris, avec le temps dont, en bon retraité, il dispose désormais, Antoine Hennion participe à une action de soutien aux migrants, des «petits déjeuners solidaires» à La Chapelle. Il la décrit dans son chapitre, mais il a tenté d'éviter les contorsions de l'observation participante, comme si deux activités se renvoyaient la balle l'une l'autre. Dans la description d'abord, faite au ras de l'activité, comme beaucoup d'autres l'ont pratiquée. Mais aussi, dans l'autre sens, dans sa façon d'intervenir, d'agir, de critiquer, de proposer, au sein de ce collectif très souple et ouvert : il le fait non pas «comme tout le monde», mais bien «en tant que soi-même», en assumant pleinement ce rôle d'intellectuel, avec d'autres (les participants aux «P'tits Déj's» sont très variés, en âge, en profession et en milieu social, sans compter les habitants d'origine maghrébine du quartier, et parfois les migrants eux-mêmes passés de l'autre côté de la barrière). C'est bien en tant que tel qu'Antoine contribue activement aux actions et aux débats (ou qu'il en lance lui-même), débats qui font que ce collectif dure, s'améliore, dépasse ses crises, et qu'il est toujours aussi actif huit ans après sa naissance. Réciproquement, c'est ce qui lui permet d'incorporer ces incertitudes au récit d'une histoire toujours en cours.

Sophie Houdart est anthropologue, et il est vrai que c'est l'une des disciplines qui, grâce à la nécessité de longs séjours dans des contrées lointaines, a au

moins dans ses pratiques déjà beaucoup acquis sur l'art d'accompagner des situations complexes sans pouvoir en comprendre grand-chose avant une longue acclimatation, et même ensuite – en tout cas, sans jamais la moindre garantie d'y être parvenu ! Tout ce qui est discuté dans cette introduction, en le relevant pour mieux le souligner dans chacun des textes de ce livre, est là dans les veines des marcheurs autour de Fukushima. L'hésitation, le commentaire incertain produit en situation sur un mode interrogatif, le mélange étroit de l'engagement physique aux côtés de personnes concernées par un problème ou partageant une activité, et de l'écriture continue d'un journal de bord, tout cela soudain vient buter sur une situation où l'énonciation même de ce qui se passe, depuis cette triple catastrophe, qu'on se figure naïvement comme une cascade, est venue fragiliser, c'est le moins qu'on puisse dire, l'écheveau du réel. Il nous importait, pour notre travail collectif, de rééditer le texte que Sophie Houdart fit paraître en 2020 où elle énonce ce qui l'a mise en déroute et l'a obligée à revoir ses méthodes d'enquête¹³. « En déroute » : en effet, le mot « terrain », tout à fait critiquable au sens courant de la sociologie, y est pris au sens le plus matériel qui soit dans son texte, pour mettre en route cette autre forme de l'enquête, radicalement autre, gardant l'incertitude, l'équivoque, faite à même l'expérience partagée mais distincte de chacun des promeneurs, sur « ce qui se passe ». Tout cela, moins au sens banal d'être sur le terrain, comme s'il n'y en avait qu'un, par opposition à faire de la théorie, qu'au contraire au sens où il n'y a aucun terrain commun, mais des expériences en cours, plurielles et entrecroisées, sans qu'il soit possible de dire le fin mot des choses, puisqu'elles sont en cours et ne cessent de bifurquer.

Pour sa part, Jérémy Damian se prépare à exercer lui-même une forme de pratique un peu distincte de celles qu'il a observées, suivies, discutées auprès de divers ostéopathes, et qu'il présente ici en évitant lui aussi le piège dualiste dans lequel s'enferment les controverses autour de leur pratique (est-ce de la médecine ou de la charlatanerie ?). Il le fait en acceptant tout simplement de décrire ce que font ces praticiens quand ils font ce qu'ils font. Plonger dans ce qui se passe, en prenant au sérieux la puissance analytique de la formule et en évitant les dualismes latents que la situation suggère (corps/esprit, objectif/subjectif, réel/imaginaire, fait/croyance, etc.). C'est-à-dire aussi en admettant que des formes de sensibilité existent, ont des effets, soignent, non pas « pour de

13 Sophie Houdart, « En déroute. Enquêter non loin de la centrale de Fukushima Daiichi, Japon », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, « Du pragmatisme au méliorisme radical », mis en ligne le 20 mai 2020 : <http://journals.openedition.org/sociologies/14049>

mauvaises raisons¹⁴», mais en laissant ouverte l'indécision sur ce qui se passe, tout en décrivant méticuleusement le travail d'approche et l'impressionnante «mise en sensibilité» des corps que les gestes de l'ostéopathe produisent peu à peu. La description minutieuse de ces moments – sinon ils n'offriraient aucune prise pour être compris de l'extérieur – ne «prouve» rien et n'essaie pas de le faire. Le bénéfice de la démarche, pour l'auteur, pour les «pratiquants», et finalement pour les lecteurs, est d'entrer dans un paysage *a priori* inaccessible, celui d'actes thérapeutiques relevant d'un toucher spécifique qui s'adresse à des événements ténus de notre physiologie. En se familiarisant avec ce paysage, le praticien apprend à repérer ce qui fait appui, levier, ce qui soutient, accompagne, soigne, soulage, parfois console, par le geste – qui a sa technicité, bien sûr – mais également par le contact, la parole, les postures. Toute une écologie de l'acte ostéopathique : une expérimentation efficace...

Anne-Sophie Haeringer, qui est universitaire à plein-temps, use en effet, au-delà de ce titre, de tout le vocabulaire analytique qu'elle a ainsi à sa disposition pour le mettre au service, plus qu'à l'examen, de situations de soin extrêmes, en l'occurrence auprès de mourants – cas extrêmes d'abord à cause de leur issue probable et de leur indécision, mais aussi à cause de la tension et de l'incertitude des discussions personnelles qu'elles font lever en situation, ou dont les soignants ont besoin pour cadrer un minimum ce qui se passe, juste avant ou juste après un échange avec un patient, ou même avec un visiteur. Comme le montre par exemple une longue discussion sur l'interprétation du fait qu'un patient veuille ou non manger, et pourquoi, le fait de se placer au même niveau que les autres, sans être dans le même rôle, montre cette cruelle nécessité de toujours devoir interpréter la situation en direct, sans jamais être sûr d'avoir compris tout ce qui se passe, ou ne se passe pas, de ce qui se dit mais avec d'autres mots que ceux qu'on a compris, ou à l'inverse qu'on a trop bien compris alors qu'ils disaient autre chose... Accessoirement, comme on dit quand cela ne l'est pas du tout, loin de faire s'éloigner son texte du langage des acteurs, sa précision minutieuse met en valeur la finesse de la compréhension des choses par tous les présents et la conscience professionnelle des soignants, ainsi que la réflexivité modeste du docteur ; et aussi, moins banalement, la fidélité, la ruse et la force de caractère de l'extraordinaire ami d'un patient : un ami qui vient voir tous les jours son ami, ce patient qu'on ne sait plus trop comment nourrir, voire s'il le faut encore.

14 « Guérir pour de mauvaises raisons » est la formule qu'Isabelle Stengers (2004) propose pour relever le caractère insupportable, aux yeux des détracteurs des pratiques de soin qui s'établissent dans les franges de la médecine académique, de leur mode de guérison. Ces détracteurs réussissent l'exploit de disqualifier ce qui pourtant relève d'un véritable art du soin : participer au réveil et à la stimulation, chez l'autre, de ses propres processus de guérison.

Au point qu'à ces moments-là, pour en parler et prendre des décisions, l'ami, l'universitaire et le médecin se trouvent placés tous exactement sur le même plan – il vaudrait mieux dire dans la même totale incertitude, avec toutes les résonances éthiques que le mot suggère dans ces cas si difficiles. Là encore, seul le compte rendu minutieux des échanges, des hésitations, des incompréhensions, est capable de traduire en mots cette indétermination radicale, aussi bien par rapport au rôle de chacun que, surtout, à l'estimation de la situation et aux choix chargés de conséquences qu'il faut néanmoins constamment faire.

De son côté, le style du texte de Brice Laurent est tout proche de celui des bureaucrates européens, assez « techno » : loin d'être un défaut ou un mode d'écriture personnel, cela fait entièrement partie du sujet. Respecter le vocabulaire employé est une nécessité, pour éviter tant le surplomb critique, d'en haut, que la critique journalistique, d'en bas. Car ces « objets européens », que ce soit des substances chimiques dont les qualités techniques et réglementaires échappent aux catégorisations rigides, ou des produits de consommation dont l'étiquetage est controversé, s'avèrent difficiles à saisir, au sens presque physique du mot, tant ils doivent être décrits et caractérisés pour exister juridiquement et politiquement dans les décisions de l'Union européenne. Insaisissables, ces objets deviennent souvent des outils puissants – comme lorsque le droit européen utilise la standardisation des cigarettes pour atteindre par des voies détournées des objectifs de santé publique que les traités lui interdisent. Faire des objets européens, c'est peut-être le premier mode d'action de l'Europe. C'est aussi ce qui en fait une cible de choix pour les adversaires de la construction européenne, défenseurs du Brexit au Royaume-Uni ou mouvements politiques d'extrême droite sur le continent : perdue dans les considérations bureaucratiques sur des objets techniques, l'Europe serait incapable de répondre aux attentes populaires. Prendre au sérieux la fabrique et la maintenance des objets européens, c'est montrer que chacun des choix qui les concernent a des conséquences pour l'air que l'on respire ou la nourriture que l'on mange – bref, pour toutes les choses qui comptent. C'est montrer par l'enquête que faire des objets européens qui comptent est bien l'enjeu de la réinvention du projet européen. Grâce à ce format, placé lui-même sur le même plan que ceux qui doivent s'en occuper, le lecteur est transporté au plus près des problèmes, ainsi pris au sérieux dans leur contenu comme dans leurs formulations. Comme les décideurs et les protagonistes, il se prend à peser le pour et le contre des moindres détails d'une décision – ou comment mettre en compatibilité des choses qui ne s'y prêtent pas sans qu'on doive les tordre en tous sens. Vous avez dit politique ?

Enfin, Rémi Eliçabe et Amandine Guilbert, qui se sont intéressés au quartier des Murs à Pêches, à Montreuil, ont choisi une approche qu'on pourrait qualifier elle aussi de déambulatoire si l'adjectif convenait aussi bien pour parler d'un parcours dans le temps qu'une marche au gré d'un territoire. Territoire, et non terrain : car si le récit prend la forme d'un récit d'enquête, il n'y a justement pas de terrain aux Murs à Pêches, mais autant d'activités enchevêtrées, plus ou moins en tension les unes avec les autres, et autant de façons de les penser qu'il y a de mètres carrés. La description des choses, ainsi ouverte, sélective, située, au fil des rencontres, prend appui sur le concept de «*Middle Ground*» de l'historien américain Richard White (2009). Loin de l'opposition toujours reconduite entre tribus indiennes et colons français, ce dernier décrit dans son livre éponyme un siècle et demi de cohabitation équivoque, faite d'entente et d'incompréhension, d'échanges et de combats incessants. Si cette cohabitation s'est soldée finalement par la quasi-extinction des Amérindiens, le livre de White met l'accent sur cette période étrange où l'équilibre des forces en présence a permis de voir émerger un *Middle Ground* qui, bien que bâti sur une somme de mésinterprétations réciproques, n'en a pas moins été fertile et durable. Appliquée aux Murs à Pêches, cette conceptualisation permet de mettre en valeur toutes les ambiguïtés de ce territoire à la fois enchanté et pollué, vecteur d'alliances inattendues autant que de conflits d'usages. Et si les Murs à Pêches se battent pour affermir et affirmer une définition d'eux-mêmes, qui les aide à subsister, le texte y contribue aussi : toutes les descriptions détaillées proposées font avancer et la vision des Murs, et la thèse de cette incomplétude plurielle – tant celle des choses que de leur interprétation –, incomplétude et incohérence qui sont durables et non provisoires, nécessaires même pour que les mondes se fassent.

Cette approche déambulatoire, sans mot de la fin possible, si adaptée aux Murs à Pêches, a fait immédiatement écho aux autres cas abordés dans le livre. Les objets de nos textes sont très différents, mais leur orientation est très voisine, dans le fil de la «*thick description*» des choses (Geertz, 1973). L'empirisme au premier degré est tout à fait à l'opposé du nôtre, par rapport à des écritures prétendant décrire les choses en détail tout en se mettant sous la protection d'une posture théorique : «regardons les faits avant de faire de la théorie» – cela, le sociologue «de terrain» le fait, qu'il soit rationaliste, interactionniste, etc., sans se rendre compte qu'adopter ainsi un point de vue unique est hyperréducteur. Non, il s'agit plus pour nous de cette sorte de «*middle groundisation*» des mondes eux-mêmes : en montrer la pluralité contradictoire non comme un paradoxe à résoudre, mais comme un état

stablement instable, si l'on peut dire ! celui d'une incomplétude, de l'incertitude irréductible de leurs interprétations, de la persistance du doute sur ce qui a été fait et de l'indécidabilité des conséquences. La leçon n'est pas propre aux Murs à Pêches, elle vaut tout autant pour les objets européens ou la situation des P'tits Déj's ; c'est la question même de ce qui se joue dans l'ostéopathie, celle qui s'impose lorsqu'on erre près de Fukushima, sans parler de ce qui se passe quand on « s'occupe » de mourants.

Cela invite à changer de modes d'écriture : comment écrire et décrire, détailler point à point sans trancher ni donner le dernier mot ? Écarter toute interprétation qui prétende *comprendre*, ramasser tout pour tout en dire ? Éviter aussi d'extraire de nos explorations un « cas » qui serve d'exemple pour illustrer un point plus général, au prix de l'abandon d'un cours des choses pluriel, ouvert, radicalement indéterminé... Que cela relève encore des sciences sociales ou, plutôt, de la philosophie empirique, cela réclame un mode d'écriture différent. Il faut apprendre à faire des relevés, à rebondir, à suggérer des possibles, à formuler les choses pour les aider à « exister plus », et non pour les « définir », ce dernier verbe le dit bien : il somme l'analyste de présenter une interprétation définitive, quitte à être aussitôt contestée... Non, l'incertitude des choses ne tient pas seulement à nos façons de nous les représenter, entre nous chercheurs, elle est constitutive des réalités mêmes, toujours en train de se déployer – ou de s'effacer.

La distribution effective des rôles entre nous et les acteurs d'une expérience, tout comme entre nous et ce qui s'y passe, est bien floue : ces acteurs ne cessent de parler de ce qu'ils font en le faisant, et ce n'est souvent pas dans le mode de l'entretien personnel qu'ils en parlent le mieux, ou plutôt de façon le plus décisive ou pertinente, mais sur le tas – c'est en situation qu'on trouve ces « mots pour le dire », parce qu'elle est en train de se passer. Les acteurs le font sur un mode d'autant plus analytique et disputé qu'il s'agit de régler des questions présentes, voire pressantes, et de passer outre les désaccords pour prendre des décisions. Et réciproquement, une « participation » n'a de valeur qui si elle engage vraiment dans l'action en cours, même et surtout à sa façon ; c'est-à-dire non pas qu'on se déguise en ce qu'on n'est pas, mais qu'on *partage* nous-mêmes (Rancière, 2000) des propositions pertinentes en cours d'action, au moment de ces tensions, de ces problèmes en cours, en train de se poser, et non déjà résolus.

Oui, décidément, comme nous le propose Vinciane Despret, il faut inventer une écriture qui soit plus propositionnelle, plus «tentative», comme disent joliment les Anglais (on a envie de le traduire par «tentante»!), et non pas définitive, ni même seulement hypothétique : ce n'est pas question d'avoir raison ou tort, mais de reconnaître que l'indétermination restera. Bref, une écriture qui suggère, une formulation qui appelle elle-même à suggérer d'autres formulations, mais surtout à provoquer des réactions et à ouvrir d'autres chemins.

Au lecteur de juger dans quelle mesure nous y serons parvenus !

Bibliographie

- Benvéniste, Émile, 1950, «Actif et moyen dans le verbe», in *Journal de Psychologie*, 43, 121-129 (repris in *Problèmes de linguistique générale*, 1966, tome premier, Paris, Gallimard, 168-175).
- Bertrand, Romain, 2019, *Le Détail du monde. L'art perdu de la description de la nature*, Paris, Seuil.
- Debaise, Didier, 2007, *Vocabulaire de Whitehead*, Paris, Ellipses.
- Despret, Vinciane, 2012, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions*, Paris, La Découverte.
- Despret, Vinciane, Meuret, Michel, 2016, *Composer avec les moutons*, Avignon, Cardère.
- Despret, Vinciane, 2019, *Habiter en oiseau*, Arles, Actes Sud.
- Dewey, John, 2010, *Le Public et ses problèmes*, trad. et prés. Joëlle Jask, Paris, Folio Essais, Gallimard, orig. *The Public and Its Problems*, New York, Henry Holt.
- Gomart, Émilie, Hennion, Antoine, 1999, «A Sociology of Attachment: Music Amateurs, Drug Users», in *Actor Network Theory and After*, J. Law & J. Hassard eds, Oxford, Sociological Review and Blackwell: 220-247.
- Haeringer, Anne-Sophie, 2025, «Des enquêtes impossibles à clore. Ethnographie de quelques nœuds épistémiques et moraux en fin de vie», *Revue d'anthropologie des connaissances*, 19 (1).
- Hennion, Antoine, Maisonneuve, Sophie et Gomart, Émilie, 2000, *Figures de l'amateur. Formes, objets et pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris, La Documentation française/ministère de la Culture.
- Hennion, Antoine, 2004, «Pragmatics of Taste», in *The Blackwell Companion to the Sociology of Culture*, M. Jacobs, N. Hanrahan eds, Oxford UK/Malden MA, Blackwell: 131-144.
- Hennion, Antoine, 2010, «Vous avez dit attachements?...», in *Débordements. Mélanges offerts à Michel Callon*, M. Akrich, Y. Barthe, F. Muniesa, Ph. Mustar eds., Paris, Presses de l'École des Mines: 179-190.

- Hennion, Antoine, Vidal-Naquet, Pierre-A. & al., 2012, *Une ethnographie de la relation d'aide : de la ruse à la fiction, ou comment concilier protection et autonomie*, rapport MiRe-DREES/CSI-Cerpe <http://hal-ensmp.archives-ouvertes.fr/hal-00722277>
- Hennion, Antoine, 2013, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements. Retour sur un parcours sociologique au sein du CSI », *SociologieS* [en ligne], Théories et recherches, juin 2013 <http://sociologies.revues.org/4353>
- Hennion, Antoine, Vidal-Naquet, Pierre-A., 2015, « La contrainte est-elle compatible avec le *care* ? Le cas de l'aide et du soin à domicile », *Alter*, 207-221 <http://dx.doi.org/10.1016/j.alter.2014.07.001>
- James, William, 1896, *The Will to Believe And Other Essays in Popular Philosophy*, New York, Longman's, trad. 2005, *La volonté de croire*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.
- James, William, 1907a, *Pragmatism: A New Name for Some Old Ways of Thinking*, Cambridge, Harvard University Press, trad. 1975, trad. 2011, *Le Pragmatisme*, Paris, Champs-Flammarion.
- James, William, 1907b, *A Pluralistic Universe*, New York, Longmans, Green & Co, trad. 2007, *Philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/Le Seuil.
- James, William, 1912, *Essays in Radical Empiricism*, New York, Longman Green and Co, trad. 2007, *Essais d'empirisme radical*, Paris, Champs-Flammarion.
- Latour, Bruno, 2012, *Des différents modes d'existence*, Paris, La Découverte.
- Rancière, Jacques, 2000, *La Fabrique du sensible*, Paris, La Fabrique éditions.
- Souriau, Étienne, 1939, *L'Instauration philosophique*, Paris, Félix Alcan.
- Souriau, Étienne, 2009 [1943], *Des différents modes d'existence*, suivi de « Du mode d'existence de l'œuvre à faire » [1956], présentation Isabelle Stengers et Bruno Latour, Paris, PUF
- Souriau, Étienne, 1962, « Architectonique de l'expression », *Revue internationale de philosophie*, vol. 16, no 59 (1), 40-63.
- Stengers, Isabelle, 2002, *Penser avec Whitehead*, Paris, Le Seuil.
- Stengers, Isabelle, 2020, *Réactiver le sens commun*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.